

**La p(r)o(ph)étisation du social dans *Des rêves et des lignes*
de Michel Feugain : entre autopsie et utopie**

Jovensel NGAMALEU¹

« Voilà le rôle de la poésie. Elle dévoile, dans toute la force du terme. Elle montre nues, sous une lumière qui secoue la torpeur, les choses surprenantes qui nous environnent et que nos sens enregistraient machinalement. »

Jean Cocteau

Introduction

Dans son essai *Qu'est-ce que la littérature ?*, Jean-Paul Sartre souligne : « [...] l'écrivain a choisi de dévoiler le monde et singulièrement l'homme aux autres hommes pour que ceux-ci prennent en face de l'objet ainsi mis à nu leur responsabilité » (Sartre, 1948 : 29). C'est dire que tout acte scriptural est motivé, nourri par un dédain face à un état de choses insupportables et révoltantes. Dès lors, écrire est très loin d'être un acte gratuit. C'est, en revanche, un rêve éveillé. L'écriture se veut une nécessité vitale dont la visée est essentiellement transformatrice, en ce sens qu'elle projette de dévoiler les plaies de la société pour les panser afin de rendre celle-ci plus vivable. Le poète franco-camerounais Michel Feugain ne déroge point à cette mission de l'écrivain², précisément du poète. Il clame haut et fort le devoir d'indignation dans son florilège dont le titre décline un idéal salvateur quêté, un projet scriptural énoncé : *Des rêves et des lignes*. Ainsi, quelles sont les réalités intolérables enlisées dans les gènes sociaux que Michel Feugain autopsie et satirise en s'en indignant fermement dans son recueil poétique ? Par ailleurs, que pouvons-nous dire de la vision du monde ou du projet de

¹ Université de Douala, Cameroun.

² Sartre parle de l'écrivain « engagé ». Selon lui, « L'écrivain est un *parleur* : il désigne, démontre, ordonne, refuse, interpelle, supplie, insulte, persuade, insinue » (Sartre, 1948 : 25).

société (l'utopie) décliné(e) ou dessinée(e) par la poésie feugainesque ? D'une part, nous analyserons, sous le prisme de l'approche sociocritique de Claude Duchet (1973)³, les réalités sociales contemporaines autopsiées ou dépeintes par le poète qui constituent des motifs de son indignation. D'autre part, nous nous intéresserons à la philosophie ou l'utopie⁴ (projet social) qui sous-tend son écriture poétique.

1. Du devoir de l'indignation : la société autopsiée

D'emblée, plusieurs motifs ou faits justifient le devoir, la nécessité, voire l'urgence de l'indignation⁵ dans le recueil poétique *Des rêves et des lignes*. Ces réalités intolérables ne suscitent que du dédain profond chez Michel Feugain. Le poète, à cet effet, s'attaque à tout ce qui semble irrationnel ou déplorable dans le comportement individuel ou collectif. Au rang de ces nombreuses irrationalités aliénantes figurent en bonne place la crise de la méritocratie, l'individualisme matérialiste et le phénomène migratoire suicidaire contemporain. Nous allons, respectivement, cerner les contours de ces réalités poétiquement auscultées.

1.1. La crise de la méritocratie et l'individualisme matérialiste

Le mérite a presque foutu le camp au Cameroun, société arc-en-ciel ou multiculturelle, foncièrement et lamentablement gangrenée par le favoritisme (à cause du népotisme et du tribalisme) et son corollaire, la corruption. Parler de la méritocratie, notamment dans les sociétés africaines, c'est comme parler de sa prétendue démocratie. En effet, le culte du diplôme règne en maître dans l'imaginaire de la jeunesse aveuglée par le désir à tout

³ D'après Claude Duchet, la sociocritique est « une poétique de la socialité » ; en ce sens qu'elle permet d'analyser le discours social dans le discours littéraire. Le concept de « socialité » traduit ainsi l'appropriation et la poétisation du vécu social par la littérature.

⁴ Soulignons, à toute fin utile, qu'ici la notion d' « utopie » est employée pour traduire l'idée d'une projection d'un changement social positif dans le futur ou d'une idéalisation sous-tendue par l'action qui doit être menée au présent afin de réformer ou refonder la société à venir, celle rêvée, envisagée.

⁵ Le terme indignation ici se rapproche sémantiquement du terme « révolte » au sens camusien. C'est-à-dire l'acte de dire « non » face à ce qui opprime, aliène, bref l'intolérable (Camus, 1951).

prix et à tous les prix d'avoir un diplôme pour pouvoir « négocier » un concours administratif ou pour postuler à un emploi (précis dans la fonction publique, ce paradis tant fantasmé) ou à un poste susceptible d'être transformé en une mangeoire, c'est-à-dire à une fontaine de corruption ou de favoritisme. Michel Feugain parle « Des fonctionnaires qui n'ont de compte / À rendre à personne, pas même à / leur conscience qui n'existe déjà plus / Depuis bien longtemps » (Feugain, 2017 : 82). Toutefois, comme le souligne Blaise Tsoualla, le préfacier, « [...] le poète résiste à la corruption sur le plan ontologique » (*id.* : 11). Nous sommes sans ignorer que le favoritisme et la corruption sont des illustrations tangibles de la médiocrité.

Force est de constater que cette médiocrité est nourrie dans les milieux de la sagesse, en l'occurrence à l'université. Le préfacier parle « du sabotage des franchises universitaires » (Feugain, 2017 : 13). De fait, la crise de la méritocratie se vit avec acuité chez les personnes pourtant bien instruites, les « longs crayons » pour employer l'expression locale dont le poète se sert lui-même afin de colorer/contextualiser sa poésie. Ces derniers sont censés être des modèles pour la jeunesse estudiantine ; mais, hélas, c'est bien le contraire. Les étudiants maîtrisent les règles du jeu autant que leurs enseignants ou mentors corrompus. À ce propos, le poète laisse entendre ce cri : « L'esprit habite de terribles chagrins / Je conspue des universités du pseudo savoir / Les jurys aux haleines d'alcool et pot-de-vin. » (*id.* : 32). Pour Feugain, l'esprit de rigueur qui devrait guider la sagesse, l'intelligentsia, n'est plus qu'un vieux souvenir. Dans son poème au titre métaphorique « Cancer du savoir »⁶, il s'indigne sous ce ton virulent : « Combien de temps perdurera la profanation / Des mœurs académiques par des "jefitos" qui / Paralysent l'esprit d'équité des concours ? / [...] Combien de talents sont mis en rebut / Pour n'avoir pas su encenser le centrisme ? / [...] Combien de destins, les cancrs de la doxa intellectuelle devront faucher pour réveiller ta conscience ? / [...] Combien de temps encore, le cancer du comparatisme enduira de sa puanteur fétide le berceau du savoir ? » (Feugain, 2017 : 68). Le poète instruit, de ce fait, un réquisitoire acerbe des pratiques irrationnelles et injustes qui sévissent viscéralement dans les milieux intellectuels camerounais et, par extension, africains, paradoxalement. La corruption et l'injustice ont donc trouvé leur nid dans tous les secteurs

⁶ Autant dire que le savoir est devenu dans le contexte décrit et décrété un cancer ; du moins, il a un cancer (la corruption/le favoritisme) et donne/produit un cancer social (la médiocrité/la fainéantise).

d'activités et dans toutes les couches de la société.

En outre, l'individualisme et le matérialisme constituent deux véritables maux qui rongent la société contemporaine. Les hommes se contentent de tout accumuler pour eux, notamment les biens matériels. Ce comportement s'illustre, de plus en plus, à notre ère de l'hyperconsommation, liée à la civilisation matérialiste et ultra capitaliste actuelle. Le capitalisme ultralibéral nourrit davantage le comportement individualiste et matérialiste. Les idéologies des sociétés occidental(ist)es ont fini par contaminer les sociétés africaines. Celles-ci auraient, par conséquent, perdu leur sens d'hospitalité, de solidarité et du partage, bref, l'art de vivre ensemble comme c'était le cas autrefois. On note aujourd'hui, du fait du libéralisme, du capitalisme et de l'individualisme, une régression des valeurs sociales, communautaires autant en Afrique qu'en Occident.

Le poète Michel Feugain s'insurge aussi contre cet état de choses. Il pense que « La possession des richesses n'est pas nuisible en soi, l'est sa non-redistribution. / On n'est riche que si l'ensemble de nos semblables l'est également » (Feugain, 2017 : 80). Pour lui, l'humanité a perdu sa valeur à cause de l'égoïsme et la pratique du matérialisme à outrance. Dans son poème africaniste, « Épitaphe pour la Mère⁷ », Feugain décrit/décrit la situation de son continent en pleine déliquescence (des mœurs) à l'instar de l'Occident (son nouvel univers socioculturel d'accueil) : « Pour comprendre comment la fortune est synonyme d'acculturation, il faut visiter l'Afrique. / Pour comprendre pourquoi l'homme de notre ère n'en est pas un⁸, il faut visiter l'Afrique » (Feugain, 2017 : 58). Dans son « Soliloque », il souligne ô « [...] combien la fortune est éphémère » et, cependant, « [...] combien tout regard est précieux » (*id.* : 36). Il pense que « La fortune, accumulée à la vitesse de l'éclair, se bétonne » (*ibid.* : 41). De même, pour sa part, avoue-t-il, dans « Vérités séculaires » : « La fortune va se terrer dans un trou à l'abri de toute civilisation, à l'abri de la moindre once d'intelligibilité, de progrès pour soi ou pour autrui / La fortune dont sont friands la plupart des [s]iens est ostentatoire quand elle ne s'érige pas en un pied de nez pour la communauté affamée qui doit qui doit lui faire face du matin au soir, courbant l'échine devant ce nouveau riche à qui sied si bien la qualité de nouvel esclavagiste » (Feugain, 2017 : 36).

⁷ Le poète emploie affectueusement cette métaphore pour désigner, comme un digne fils et par reconnaissance identitaire, son continent d'origine, l'Afrique.

⁸ Nous soulignons.

Feugain va ainsi en guerre contre les amasseurs de fortune ; ce qui est, pour lui, une réelle bêtise. Car la plupart le font et parfois se moquent des infortunés par un abus d'orgueil. C'est sans doute pourquoi, dans « Prudence », le poète fait ce constat clair : « Il y a du misérabilisme en celui qui se réjouit de l'infortune de son semblable » (Feugain, 2017 : 74). Michel Feugain, très soucieux de l'avenir de l'humanité, en perdition dans « ce monde immonde », pour reprendre une expression du préfacier, fait cet aveu sincère et pragmatique : « L'image du monde m'effraie et j'ai peur de la décadence de notre ère qui arrive à grands pas ! » (*id.*). L'exclamation finale traduit son sentiment de dédain à l'égard d'une société en pleine dérive. Cette décadence est, avant tout, liée à une carence, voire une absence de la morale.

La morale, en effet, s'évapore ou se dilue à notre époque contemporaine. C'est pourquoi le poète s'attaque à l'immoralité qui est également un vice qu'il dénonce avec véhémence. Il s'en indigne en ce sens qu'il va de soi de constater, non sans regret, que le monde actuel rime avec immoralité. Les hommes ont perdu le sens de la valeur morale qui est censé gouverner le comportement. On serait tenté de dire, ce qui est d'ailleurs le cas, que tout ce qui est en marge est ramené à la page ; autrement dit, le vice est devenu une vertu. Car, « [...] tous les vices à la mode passent pour vertus » (Molière, 2004 : 23). Chacun semble, et avec entrain, se conformer dans cette dérive comportementale, devenue un phénomène de mode, un sport quotidien, par un suivisme moutonnier cinglant. L'humanité contenue dans chaque homme est ainsi aliénée ou niée et chacun voit l'autre comme un objet, une chose et non comme une « valeur absolue », « une fin en soi », pour reprendre la terminologie d'Emmanuel Kant (1994).

Alors, le poète pourfend toutes les personnes qui se plaisent dans les pratiques immorales. C'est le cas de tous ceux qu'on voit « se vautrer sans questionnement dans l'escroquerie et la mendicité » (Feugain, 2017 : 40). Dans « Constance de l'absurde », il désigne aussi ceux dont « La lumière de la faim⁹ guid[e] leur action » (*id.* : 51). Michel Feugain fait référence ici à ces personnes qui sont prêtes à tout pour satisfaire l'appétit de leur ventre. Celles qui idolâtrèrent leur corps au détriment de la raison. Or, « [l]e corps est un fardeau » (Abega, 1982 : 33). Dès lors, elles peuvent voler, tromper, flatter et même tuer, entre autres actions vicieuses ou perverses, parce qu'elles sont manipulées par les simples caprices de leur estomac. Les jeunes sont loin d'être en reste ; ces derniers sont devenus des parfaits disciples de Bacchus.

⁹ Nous soulignons.

L'alcoolisme et ses succédanés, en l'occurrence la sexualité précoce ou vagabonde et l'irresponsabilité, constituent leur sport quotidien. Le poète écrit à ce sujet : « C'est aussi une échappatoire pour ces grands enfants dont le projet de vie tient dans la mendicité d'une bouteille de bière » (Feugain, 2017 : 60). Selon lui, « ces grands enfants », ironise-t-il, du fait de leur insouciance, de leur désinvolture et de leur débauche, oublie carrément « que la vie s'écrit avec l'encre indélébile de la responsabilité » (*id.*). Michel Feugain poursuit avec l'ironie suivante, qui montre la constante duplicité ou hypocrisie dans laquelle s'engouffre l'homme pour agir de manière immorale : « Laideur ? N'en parle pas puisque tu refuses le reflet du miroir lorsqu'il te renvoie la vérité de ton âme » (Feugain, 2017 : 78).

Outre les questions de méritocratie, d'individualisme, du matérialisme et de l'immoralité, la préoccupante et brûlante problématique migratoire est abordée par le poète, dans un élan de sociologue averti.

1.2. Le phénomène migratoire suicidaire contemporain

Le phénomène migratoire a pris de l'ampleur dans notre siècle ; mais cette ampleur est malheureusement alarmante. En effet, les mers sont devenues des vastes cimetières où viennent s'entasser les infortunés candidats de l'immigration dans les pays occidentaux. Le bilan est donc déplorable. Feugain refuse de fermer ses yeux sur cette tragédie du siècle ; même si d'aucuns se montrent plutôt indifférents par rapport à ce phénomène suicidaire. Son poème au titre thématique et évocateur « Eau » renvoie à la mer (Méditerranée, en l'occurrence) carnassière ou prédatrice qui engouffre les migrants, notamment en provenance de l'Afrique. Le poète emploie ce titre pour désigner le cimetière de ses frères migrants. Il ne s'éloigne pas de l'écrivaine sénégalaise engagée Fatou Diome qui, comme bien d'autres écrivains¹⁰, dénonce aussi cette situation tragique dans son roman au titre métaphorique : *Le ventre de l'Atlantique*. Fatou Diome écrit ces vers très révélateurs dans son roman poétique : « L'Afrique, mère rhizocarpée, nous donne le sien / L'Occident nourrit nos envies / Et ignore les cris de notre faim // Génération africaine de la mondialisation / Attirée, puis filtrée, parquée, rejetée, désolée / Nous sommes les Malgré-nous du voyage » (Diome, 2013 : 217). Ce constat de Diome corrobore, à juste titre, la pensée de Feugain pour

¹⁰ Lire *El dorado* (Actes Sud, 2006) de Laurent Gaudé et *Partir* (Gallimard, 2007) de Tahar Ben Jelloun, entre autres.

qui, nous sommes « à l'aune des civilisations avilies dans l'indifférence, l'inhospitalité, la méconnaissance et le désamour de l'autre » (Feugain, 2017 : 49). Il va sans dire que « l'on rit de [ceux] qui se noie[nt] » (*id.* : 35), car le culte de l'indifférence notoire est caractéristique de l'individu contemporain (postmoderne ou postcolonial). Or, de l'avis du poète, il faut d'urgence « Transcender toutes les espérances, dire à l'immigré qu'il n'est pas une conjoncture de l'immigration, un objet, un numéro » (*ibid.* : 38). Il poursuit tout à tour sa réflexion sur le drame du phénomène migratoire dans ses poèmes « Errance » et « Rivage d'abîme ». Dans le premier, il s'écrie : « Je suis blessé par la connaissance de la méconnaissance du danger qui recouvre les eaux de Gibraltar ; eaux où sont à jamais ensevelis sans sépultures la multitude des déshérités de notre indifférente globalisation. [Car] [...] cet univers [est] rempli de vipères dressées aux frontières » (Feugain, 2017 : 45). Dans le second, le poète fait une litanie de ses peurs sous forme d'une mélodie : « J'ai peur de ce rival [l'Occident/Europe] qui brasse le sang de mon peuple / J'ai peur de ce rivage où s'échoue le soleil de l'espérance / J'ai peur de cette anthropophagie qui prend corps dans chacune des fibres de mon être quand je crois manger du poisson-cimetière de mes frères / J'ai peur de l'eau qui éventre la proue de cet embarcadère de fortune où l'infortune en est l'issue / J'ai peur de perdre pied dans ce tintamarre à l'assaut des cimes pour dire la décrépitude de mon peuple / J'ai peur de me noyer dans la léthargie de cette mort qui fauche l'espoir et le désespoir d'un ailleurs paradisiaque, mais hors de portée » (Feugain, 2017 : 45). Face au malheur lié au phénomène migratoire flagrant et désolant, le poète Michel Feugain, non seulement s'en indigne mais il éprouve aussi une empathie à l'égard de toutes ses victimes, tout en les sensibilisant ouvertement. Il refuse d'être complice de cette hécatombe ; c'est pourquoi il est très loin d'en être indifférent. L'acte de dire, d'écrire, de dénoncer est motivé par une volonté du changement salutaire.

Compte tenu de toutes ces laideurs ou souillures qui sous-tendent la dérive dans le comportement humain, cette espèce de « misère objective » (Njoh-Mouellè, 1998)¹¹, Michel Feugain aspire à un idéal, une vie rêvée, par

¹¹ Ebénézer Njoh-Mouelle, dans *De la médiocrité à l'excellence : essai sur la signification humaine du développement*, distingue « la misère objective » de la « misère subjective ». La première est d'ordre spirituel ou moral et la seconde est d'ordre matériel. Selon lui, le véritable sous-développement est d'ordre spirituel ; du moins, le développement est d'abord spirituel, humain avant d'impliquer ou d'influencer ensuite la dimension matérielle.

opposition à celle dédaignée. À cet effet, l'humanisme et l'optimisme se déclinent dès lors de l'écriture poétique feugainesque et justifie sa « posture » (Meizoz, 2002 : 4) de poète engagé, d'oracle de la société.

2. La vision du monde ou l'utopie de Michel Feugain : entre humanisme et optimisme

Michel Feugain se veut un poète engagé, à l'instar d'Aimé Césaire, David Diop, Léon-Gontran Damas et Léopold Sédar Senghor qui sont, entre autres, les ténors de la poésie du monde noir francophone, en tant que des hérauts/héros de la libération de leur peuple du joug colonial. Pour Feugain (2017 : 55), « La consolation de l'homme de notre siècle c'est que la poésie est loin de rendre l'âme. Elle est l'espérance dans le ciel obscurci [...] ». Pour ce faire, il se réclame la voix des sans voix, le porte-parole ou porte-étendard de son peuple, de tous ceux qui subissent les affres de la rapacité ou de la prédation du monde contemporain. Sa mission est simple : redonner espoir pour sortir l'humanité de son état de médiocrité sur tous les plans. À cet effet, les valeurs cardinales et même vitales (qui sont pourtant en pleine déliquescence) constituent les maître-mots du poète, en l'occurrence la rationalité, la morale, la justice, l'équité, l'amour ou la fraternité universelle.

2.1. La nécessité d'un regain de la rationalité et de la morale

Le poète, de prime abord, réaffirme, rappelle que l'homme est, avant tout, un être raisonnable ; ce qui doit/devrait, par conséquent, distinguer son comportement de celui d'un animal. C'est justement pourquoi il s'insurge contre le comportement déraisonné des humains. Il pense profondément qu'il est urgent pour chaque homme d'agir rationnellement. C'est ce qui semble le pousser à se positionner avant tout comme un poète cartésien. Il inscrit le cartésianisme au cœur de sa réflexion poétique. Disons-nous que sa poésie rime avec la philosophie (cartésienne) au sens dénoté qu'au sens connoté.

De fait, dans son poème final, intitulé à dessein « Ma raison », Feugain avoue dès la première ligne : « Ma raison est fondée sur le cartésianisme ». Autrement dit, il se veut cartésien ; il réclame la rigueur et la clarté dans sa pensée et donc, par ricochet, dans celle des autres, des hommes. Il n'est pas superflu de rappeler que le philosophe français René Descartes est l'instigateur du cartésianisme. Et pour ce dernier, « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée » (Descartes, 1637 : 6). Cependant,

nous vivons dans un monde devenu irrationnel, au point où on pourrait bien se demander si les hommes ont perdu leur « bon sens ». Il est alors urgent pour tout un chacun, selon le poète, de faire preuve d'un suppléant d'âme socratique ; du moins, d'agir en toute rationalité et responsabilité ; bref, d'écouter sa raison, avant de poser toute action. L'écrivain renchérit sa position en ces termes : « Il me semble que si notre humanité revisitait régulièrement sa vision sur la rigueur qui doit conduire nos actions, nous serions dignes de ne point laisser choir la vérité cartésienne dans l'ignorance et l'oubli » (Feugain, 2017 : 83). Il aboutit à cette conclusion fortement révélatrice : « Le cartésianisme poétique dont je me revendique est le prisme de la vérité non corrompue par la grille sélective d'une hiérarchisation de notre commune humanité » (*id.* : 86). Qu'en est-il de l'autre urgence spirituelle qu'est le regain de la morale ?

Outre la rationalité, la morale est aussi une valeur qui doit gouverner le comportement humain. En effet, pour Michel Feugain, la rationalité doit s'accommoder avec la morale, notamment dans ce monde en perte de repères sur le plan moral. Il estime que la morale doit être à notre siècle une lumière qui guide nos actes. C'est pourquoi il récuse toutes formes d'hypocrisie et de cynisme. À cet effet, il affirme : « À l'ombre des regards, à la discrétion de la lumière, nous agissons avec un cynisme insoupçonné, nous tuons la création dans l'œuf, nous mettons aux galères le juste et sur le podium de la célébrité et ses lumières le plus mécréant de tous » (Feugain, 2017 : 84). Il souligne ainsi la grande hypocrisie qui caractérise le sujet postmoderne et postcolonial qui joue à sauver les apparences qu'à exprimer son être réel, à cacher la vérité qu'à dire ou reconnaître/accepter la vérité. Le poète pense que la morale doit être une valeur fondamentale à inculquer chez les plus petits afin que ceux-ci, en grandissant, parviennent à distinguer le bien du mal et à apprendre à ne pouvoir faire que le bien. Car « Il y a dans chaque enfant la porte ouverte sur le mal ou sur le bien » (*id.* : 40). Selon lui, la société actuelle, ultra libéralo-capitaliste et consumériste, a besoin, urgemment, d'un regain de la morale. Il compte, par conséquent, sur la nouvelle génération qu'il faut initier à l'observation ou à la pratique de la morale. Son avis est clair et net : « S'il n'y a pas de salut dans le mal, qu'il soit banni et combattu » (*ibid.* : 77). Il est évident que Michel Feugain, vu son discours, est fort conscient que : « L'écrivain " engagé " sait que la parole est action : il sait que dévoiler c'est changer et qu'on ne peut dévoiler qu'en projetant de changer » (Sartre, 1948 : 28). La poésie feugainesque s'avère donc prémonitoire d'un changement. Cependant, le poète n'entend pas se

limiter aux seules valeurs de rationalité et de morale ; puisque la justice, l'équité et la fraternité ne doivent pas être en reste dans cette bataille pour la révolution de la mentalité de l'homme contemporain.

2.2. Justice, équité et fraternité : une devise salutaire

Feugain rêve d'une société humaine juste, équitable et surtout fraternelle. C'est-à-dire un monde où chacun aura le droit à son dû et respectera celui des autres ; un monde où les hommes manifesteront vivement le sentiment du vivre-ensemble, dans un esprit de fraternité et d'unité malgré la diversité. À cet effet, le poète va en guerre, d'une part, contre toutes les pratiques injustes et inéquitables. C'est fort à propos que le préfacier Blaise Tsoualla souligne : « En ce monde immonde, - Feugain en est convaincu -, "Il faut une voix", une voix de justicier attelée à "décrier" et à "dénoncer" les mœurs de l'ensauvagement auxquelles le poète tient à tordre le cou » (Feugain, 2017 : 16). Il renchérit ses propos en déclarant : « Dans cet ordre d'idée, la poésie prend valeur d'"anticorps" destinés à neutraliser les "vilenies". Pareille vision de l'art fait de Feugain un porte-parole, l'interprète des aspirations des humbles et des faibles dont il est par ailleurs le médiateur. Mais au nom de quoi ? Au nom justement de l'humanisme, credo dont la mystique lui donne de faire son entrée chez les justes pour s'abstenir d'être lâche et de hurler avec les loups, par complaisance ou par indifférence » (*ibid* : 17).

Pour Blaise Tsoualla, chacun devrait soi-même se blâmer ; car, reconnaît-il : « Le mal prend naissance dans notre déchirement interne avec nos violentes passions contradictoires » (Feugain, 2017 : 18). Dès lors, autant dire que le monde contemporain a tant soif de justice et d'équité et que chacun est appelé, selon le poète, à pratiquer ces valeurs dans toutes les circonstances de la vie quotidienne. Michel Feugain écrit : « Tel le soleil, le sort tourne dans sa lumière / Oubliant les laissés-pour-compte en marge / De l'injuste réussite des castes fortunées / Qui se réjouirait du martyr oublié ? » (Feugain, 2017 : 68). Pour sa part, c'est par la justice et l'équité que la méritocratie reviendra à l'ordre dans les concours, au Cameroun par exemple, et dans d'autres pays gangrenés par le ver de la corruption. C'est pourquoi il s'interroge dans son poème « Le cancer du savoir » : « Combien de temps perdurera la profanation / Des mœurs académiques par des "jefitos" qui / Paralysent l'esprit d'équité des concours ? » (*id.*).

Dans la même optique, il faut révolutionner la sphère politique minée sévèrement par la démagogie et le despotisme qui aveuglent le peuple que le

poète qualifie de « *boutoucou* »¹² ; c'est-à-dire très dupe, naïf, malléable, exploitable, etc. Feugain déplore le sort de ces masses citoyennes trompées abusivement et à qui, régulièrement, on promet du miel dans les discours politiques pour leur servir du fuel après les élections. La démagogie politique est satirisée par le poète. Son poème est titré à dessein : « Constance de l'absurde ». C'est pour traduire le cercle vicieux dans lequel se trouve le peuple assiégé, piégé, exploité et aliéné. En fait, Feugain pense que : « l'établissement du bien-être pour un pays est une question d'amour avant d'être un objectif politicien. Toute manipulation des affects sur un tel sujet est proportionnelle à l'usage d'une bombe bactériologique contre un peuple en attente de changement » (Feugain, 2017 : 54). Il s'avère décidément que la politique, notamment dans les sociétés africaines est devenue « la pourritique » et les politiciens sont, conséquemment, des « pourriticiens » (Kemadjou Njanke, 2013 : 13). Feugain dévoile l'individualisme et le narcissisme des hommes politiques dont le seul objectif réel est la conquête et la conservation du pouvoir à tous les prix, sous fond d'injustices et d'abus de pouvoir draconien. Ce constat pousse le poète à souligner : « L'appétit du pouvoir pour le pouvoir qui caractérise l'homme de notre temps n'a d'égal que la raideur de cette ligne de vie où le peuple végète [,] cloîtré dans la terreur de son régime et le courroux de ceux qui le servent » (Feugain, 2017 : 54). Le poète s'attaque en particulier à son pays d'origine, le Cameroun, dont il maîtrise les rouages, en ces propos véhéments : « Pendant que l'un a les cervicales broyées par le poids du diadème d'or acquis au prix de la servitude

¹²Il s'agit d'un cas frappant de camerounisme à travers l'emploi de ce lexème localement utilisé. Ce mot est constitué du substantif adjectival « *bout* » (dupe/naïf) et d'un suffixe « *oucou* » qui est un intensificateur car il exprime le degré de l'adjectif qualificatif. « *boutoucou* » est donc un adjectif au superlatif absolu. Ainsi, le peuple indexé et décrit par le poète fait preuve d'une naïveté ou candeur frisant la bêtise ou l'aliénation. Notons que d'autres exemples de termes locaux jalonnent les poèmes du recueil : le poète a l'art de les employer afin de conférer à sa poésie une coloration ou identité locale. Le Cameroun, pays d'origine du poète, étant une société multilingue et pluriculturelle, Michel Feugain sait tirer profit de cette diversité linguistique pour écrire, en opérant une certaine hybridation/camerounisation de la langue française d'usage. Aussi faut-il voir dans ce procédé un retour aux sources, un désir de désacraliser la langue (post)coloniale et donc une révolte. Ou alors doit-on penser à une volonté de métissage pour valoriser le contact des peuples, des langues et des cultures, à s'en tenir à la perspective de la globalisation/mondialisation sur le plan linguistico-culturel ?

du grand nombre, l'autre, en pleine orgie, vomi tel un volcan maudit le trop-plein de son ventre pourri. Pourri par l'extorsion de ce qu'il ne peut acquérir par le fait de son savoir-valoir, pourri par la gourmandise qui lui exige de mesurer le poids de sa piteuse corruptibilité au volume de sa cirrhose de foie. Parler de ces nausées, c'est hélas regarder le Cameroun, les yeux dans les yeux ! (Feugain, 2017 : 53).

Nous comprenons que le poète franco-camerounais se veut l'écho sonore de ses concitoyens restés au pays natal. Il met sa plume au service des siens, de toutes les victimes des affres d'injustices. Le poète voudrait que si aujourd'hui la justice est absente, qu'elle puisse régner dans l'avenir ; car, il en a « marre que l'injustice n'émeuve plus personne / [...] marre de la triste et infinie déliquescence de l'espérance / [...] marre qu'aujourd'hui ne diffère pas d'hier et ne pose les bases d'aucune justice de demain » (*id.* : 69-70). Dans « Portrait juste », Michel Feugain se veut plus clair ; il « appelle "juste" tout être qui se donne une ligne et qui s'en tient au respect de ce qui est Bien ! » (Feugain, 2017 : 71). D'après lui, « Le juste comprend qu'il n'est qu'une fibre de notre cosmos. Son bonheur ne tient qu'à l'harmonie de nos contingences et à la place qu'il fait à autrui en ce monde où tout est à soi avant d'être à l'autre » (*id.*). Au demeurant, le poète se montre non seulement comme un héraut de son peuple mais aussi et surtout comme un modèle à suivre ; il est loin d'être simplement un beau discoureur, un prêcheur/sermonneur ; il est, bien entendu, un pratiquant pragmatique, et donc un homme de parole et d'action. Il avoue fort à propos : « Votre fils en fait partie. Il est pétri de mansuétude. [Il est] en chemin et [il veut] faire, agir pour avoir son habitude » (*ibid.*).

Michel Feugain offre, d'autre part, à sa poésie un ton résolument prophétique. Sa poésie est oraculaire. Il s'inscrit en vrai dans la logique de la conception hugolienne de la fonction du poète : poser les jalons d'un avenir prometteur face à un présent suicidaire. Car « Le poète en des jours impies / Vient préparer des jours meilleurs. / Il est l'homme des utopies, / Les pieds ici, les yeux ailleurs » (Hugo, 2001 : 4). Michel Feugain se veut, à la fois, un militant et un visionnaire. C'est effectivement un « rêveur sacré ! » (*ibid.* : 8). Il vise un idéal social par le biais de ses « lignes » poétiques. Son rêve est d'humaniser le monde et il a foi en sa mission de poète-militant-prophète. Il voudrait voir un monde bien meilleur s'il devient rationnel, moral, juste ou équitable et surtout plus fraternel. La fraternité ou l'amour de l'autre (altruisme) est une hantise dans la poésie feugainesque. Son recueil poétique a résolument pour mot fétiche « amour », considéré dans tous ses sens. Pour le

poète, « il y a dans chaque regard le reflet de notre humaine condition » (Feugain, 2017 : 53). C'est pourquoi, d'après lui, ce principe devrait éclairer les hommes : « Aimer c'est mourir un peu pour laisser autrui vivre un peu » (*id.*). Il précise là la fondation de la fraternité. Sa poésie est à juste titre un chant d'amour, de communion universelle, sans barrière aucune sur le plan racial, culturel, linguistique ou géographique. Il véhicule, à travers sa poésie, la philanthropie et l'altruisme, bref l'humanisme. C'est d'ailleurs pourquoi il réitère : « Aimer encore. [...] Faire aimer [...] Dire l'amour [...], faire l'amour [...] Aimer vraiment ne serait-ce qu'une seconde » (Feugain, 2017 : 37).

Enfin, le poète donne au lecteur cet autre enseignement qui témoigne de la portée didactique et même philosophique de son recueil poétique : « Savoir sitôt que la détresse du prochain ne doit que susciter compassion, empathie et au demeurant, l'entraide » (*id.* : 56). Il ne s'arrête pas à cette leçon, dans le poème « Don », il nous parle, davantage, à travers cette image : « L'enfant qui prend son goûter pour le partager avec l'orphelin n'est généralement pas conseillé, ni envoyé par quiconque. Il obéit à un penchant naturel de son cœur aimant et bon. L'apprentissage de la haine n'a pas de limite, mais l'apprentissage du don et du pardon en a : celle du cœur » (*ibid.* : 73). D'après le poète, « la vraie noblesse est dans le cœur » (Abega, 1982 : 33). L'amour doit être, par conséquent, une essence naturelle, nécessaire et salutaire dans les relations humaines. Car, souligne-t-il, « [...] il ne devrait pas avoir d'école pour apprendre à s'aimer [...] » (Feugain, 2017 : 76). Dans le poème prosaïque « Prudence », le poète renchérit : « On est véritable homme que si l'on est capable de sentir la douleur, de la chaleur humaine, le chaud ou le froid ; de dire lorsqu'il y a parjure ou injustice, de pleurer lorsqu'il y a de l'affliction, de rire lorsqu'il y a drôlerie. L'homme qui reste de marbre, celui qui ne peut s'émouvoir cesse d'être un semblable de l'Homme en tant qu'être sensible doué de raison et donc de joie, gaîté, pitié et compassion » (*id.* : 74). Le poète est sans ignorer que « La crise qui frappe notre époque dans son essence même n'est rien d'autre que la déliquescence de notre humanité ». Car « Ce n'est pas un travers venu d'ailleurs, c'est une déchirure profonde au cœur de nos civilisations » (Feugain, 2017 : 74). Néanmoins, l'espoir demeure : il y a une issue offerte par la magie de la poésie, bref, une utopie ; puisque, selon Michel Feugain, « [...] la[sa] poésie [est] un anticorps / Pour les vilenies nichées au cœur » (*id.* : 82).

Conclusion

Le recueil poétique de Michel Feugain est, en toile de fond, l'expression d'une indignation profonde contre toutes les diverses ignominies ou les miasmes qui souillent et aliènent les rapports humains et sociaux. Le poète, à travers un ton réaliste, satirique et parfois polémique, mais aussi prophétique a voulu mettre sa plume, comme tout « écrivain "engagé" » (Sartre, 1948 : 25), au service de sa/la société, de l'humanité. Alors, l'humanisme s'inscrit au cœur de sa philosophie poétique. Seul l'Homme compte à ses yeux et non pas le matériel sous toutes les formes qu'il peut revêtir. Selon le poète franco-camerounais, il faut redorer d'urgence le blason de l'être humain réduit totalement dans notre civilisation technicienne et consumériste à un objet malléable, pour ne pas dire un jouet ou une marchandise. Il voudrait redonner à l'homme sa dignité, sa rationalité, sa morale, sa liberté et surtout son cœur. C'est en ce sens que sa poésie est un appel, un message pour une prise et un éveil de conscience net par et pour tous. *Des rêves et des lignes* constitue donc un chant d'espoir en tant qu'un projet d'humanisation et de re-socialisation dont le monde a besoin pour sortir du tunnel ou de la caverne envahie par les maux divers, nichés au fond de la conscience collective ou de l'ADN sociale. Ainsi, les « lignes » ou les vers feugainiques « invitent au besoin de faire corps avec la poésie qu'un monde meilleur est possible [...] » (Feugain, 2017 : 27).

Bibliographie

- Abega, Séverin Cécile, *Les Bimanes*, Dakar, NEA/EDICEF, 1982.
- Camus, Albert, *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951.
- Descartes, René, *Discours de la méthode*, UQAC, Les Classiques des sciences sociales, coll. « Les auteur(e)s classiques », 1637, En ligne : <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.der.dis> consulté le 12 janvier 2020.
- Diome, Fatou, *Le ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière, 2013.
- Duchet, Claude, « Une écriture de la socialité », *Poétique*, 16. Paris, Seuil, 1973, p. 446-454.
- Hugo, Victor, *Les Rayons et les ombres*, Blackmask Online, 2001.
- Feugain, Michel, *Des rêves et des lignes*, Paris, L'Harmattan, 2017.
- Kant, Emmanuel, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, trad. Alain Renaut, Paris, Garnier-Flammarion, 1994.

- Kemadjou Njanke, Marcel, *Les Femmes mariées mangent déjà le gésier*, Yaoundé, Ifrikiya, 2013.
- Meizoz, Jérôme, « Recherches sur la "posture" : Rousseau », *Littérature*, 126 / 2, 2002, p. 3-17.
- Molière, *Dom Juan*, Paris, Hachette, 2004.
- Njoh-Mouelle, Ebénézer, *De la médiocrité à l'excellence. Essai sur la signification humaine du développement*, Yaoundé, Clé, 1998.
- Sartre, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948.